

Christiane KUNST (Ed.), avec la collaboration d'Anja SCHULZ, *Matronage. Handlungsstrategien und soziale Netzwerke antiker Herrscherfrauen*. Beiträge eines Kolloquiums an der Universität Osnabrück vom 22. bis 24. März 2012. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm. 164 p., 13 tabl., 15 fig., 1 carte. (OSNABRÜCKER FORSCHUNGEN ZU ALTERTUM UND ANTIKE-REZEPTION, 20). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-89646-741-6.

Réunis à Osnabrück au printemps 2012, les participants du colloque organisé par Christiane Kunst, ont réfléchi ensemble au « matronage » (néologisme qui désigne le patronage féminin) de ces filles, épouses ou mères vis-à-vis non seulement d'hommes et de femmes de leur entourage, mais aussi, ce qui concourt à porter un regard neuf, vis-à-vis d'individus extérieurs au noyau familial, par le biais de l'évergétisme ou de recommandations. En retour, comme marque de gratitude, ces personnalités illustres issues de la haute société pouvaient compter sur la loyauté de celles et ceux qu'elles avaient comblés de bienfaits ou recevoir des hommages de leur part. Comme en témoignent les quinze contributions éditées dans ce volume, il s'agissait d'étudier, en recourant à l'anthropologie historique, la sphère d'action publique et privée de ces dames, et de mettre au jour leurs stratégies pour y parvenir, qui leur octroient une position à laquelle leur sexe ne pouvait prétendre. Sont concernées les princesses des dynasties d'Ur (XXI^e s. avant notre ère), mais aussi les impératrices byzantines (VI^e s.) ou carolingiennes (IX s.), en passant par les souveraines hellénistiques (IV^e-I^{er} s.), les membres des élites locales de Milet ou de l'Occident romain et les *Augustae* de la famille impériale (I^{er}-II^e s.). En conclusion, un ouvrage qui permet d'apporter un nouvel éclairage sur ces dames proches du pouvoir, par l'examen par exemple de leurs actes d'évergétisme envers d'autres personnes des deux sexes, socialement inférieures, ou de leurs stratégies pour se mouvoir et paraître en public, telles que la gestion de leur patrimoine, leurs recommandations, les commémorations qu'elles reçoivent ou dont elles sont les dédicataires, qui dévoilent leurs réseaux sociaux, en dépit des obstacles heuristiques qui entravent généralement, dans le cas des femmes, la perception de ces phénomènes.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Bertrand GOFFAUX, *La vie publique des cités dans l'Occident romain*. Édition présentée par Delphine ACKERMANN *et al.* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 473 p., 91 fig. (HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-4317-1.

La vie publique des cités dans la partie occidentale de l'Empire constitue un sujet fortement travaillé ces dernières années et la dispersion des études qui y sont consacrées demanderait une synthèse qui permette de s'informer de tous les aspects traités mais aussi, et surtout, qui organise et articule ces différentes approches en un tout cohérent. Bertrand Goffaux aurait pu en être l'auteur. Malheureusement, il nous a quittés en 2013 déjà, laissant, à un âge de plein essor, une série de travaux significatifs sur le thème. C'est un choix de ces publications que ses collègues ont rassemblées et indexées, qui paraît aujourd'hui, doté d'une préface de John Richardson et d'une postface de Patrick Le Roux, l'un et l'autre soulignant l'importance des apports

dans des perspectives différentes. En effet, Bertrand Goffaux alliait une formation archéologique solide acquise à l'Université catholique de Louvain à une compétence historique et épigraphique, ce qui le conduisait à allier de même les facettes matérielles et textuelles, urbanistiques et institutionnelles ou religieuses des problématiques qu'il abordait. Des séjours à la Casa de Velazquez ont aussi influencé ses recherches en les inclinant vers l'Hispanie romaine très souvent au cœur de ses préoccupations et de ses fouilles. Quatre parties divisent le volume qui structurent les articles et lui donnent – presque – l'allure d'une monographie tant les liens entre les pages sont étroits. La première partie, intitulée « Construction publique et évergétisme », traite de plusieurs aspects complémentaires de la question des travaux publics qui avait été le sujet de sa thèse restée inédite, en Étrurie, en Hispanie, tentant de faire la part des choses entre l'action officielle et l'évergétisme. À cet égard, son article à propos de l'inscription *CIL* II²/7, 97 de Obulco où il révisé la traduction de la formule d'achat du terrain est emblématique de la précision logique du chercheur : le terrain en question n'a pas été acheté par la cité, mais à la cité par l'évergète pour y construire divers bâtiments (horreum ?, tabernae) au bénéfice de la cité, « à la jonction des intérêts publics et privés » selon la formule de l'auteur. D'autres recherches sont plus institutionnelles qui portent sur la mise en relation des promotions urbaines et de la monumentalisation des villes. La seconde partie, consacrée à « Épigraphie et mémoire », s'intéresse notamment à la relation réelle ou prétendue entre destruction des bâtiments par le feu ou la vétusté et politique de rénovation. Sur la base de trois inscriptions de Hr Khima, Cartima et Barcino, B. Goffaux montre que le *topos* de la reconstruction est un discours qui permettait au généreux donateur de s'inscrire dans le temps long et la mémoire de la cité : « discours épigraphique et vestiges archéologiques ne partagent pas le même langage et il faut se garder soigneusement de les utiliser sur un même plan ». La troisième partie aurait pu s'intituler « *Scholae et Horrea* ». La question difficile des locaux de réunions des associations et *collegia* et de leur identification d'après les vestiges a en effet été particulièrement appréciée dans les travaux de B. Goffaux, et ses approches ont été multiples et riches d'enseignements. Tout d'abord, et c'est trop rarement le cas, le chercheur s'est intéressé au vocabulaire et aux sens des mots du sujet : qu'est-ce qu'une *schola* ? Ensuite, il a mis à profit cette mise au point pour montrer que les diverses formes de *scholae* se rencontrent sur le terrain : à côté des grands bâtiments réunissant les collègues d'ampleur parfois vaste, il existait une autre catégorie de *scholae*, celles que l'on établissait près du forum des villes pour mettre en valeur une grande famille dirigeante. C'est ainsi le cas à Avenches notamment pour les Otacilii qui représentaient un cas exceptionnellement bien documenté de notables présents à la fois dans la vie politique, la vie religieuse et la vie économique de la cité des Helvétès. De plus, l'enquête qu'il a menée en Hispanie « à la recherche des édifices collégiaux » montre leur variété archéologique et leur situation à mi-chemin entre espace public et espace privé, situation mixte qui caractérise le phénomène associatif entre statut privé et insertion dans le paysage et la vie de la cité. Les *horrea*, à l'étude desquels il a consacré une édition d'ouvrage collectif « *Horrea* d'Hispanie et de la Méditerranée romaine » (2011), et dont il a également souligné la polysémie du terme (entrepôt privé, entrepôt public, entrepôt impérial, voire local militaire), on les retrouve à Mactar dans une évergésie hors norme qui réunit la *Iuventus* locale, des *cultores* de Mars, une basilique et des

horrea (AE 1959, 172) que l'auteur réétudie au départ des identifications et interprétations de G.-Ch. Picard. La conclusion de ce débat qui a donné lieu en son temps à des polémiques vives se dégage d'une relecture sans *a priori* : une association de jeunes gens (je dirais plutôt l'association de la jeunesse), réunis autour du culte de Mars Auguste, obtenait un terrain pour édifier sa *schola* (ici dénommée *basilica*) et deux *horrea*, sans doute des locaux destinés au service du collège et du culte (j'ajouterais bien : aux besoins de la cité pour des biens de consommation locale), probablement sans lien ni avec l'annone et le blé fiscal ni avec le ravitaillement militaire. Le parcours de cette rubrique se complète d'une communication inédite présentée à un colloque à Athènes en 2012 et consacrée à la relation entre circuits de distribution et entrepôts dans la péninsule ibérique dans l'Antiquité tardive. Il s'agit en particulier de critiquer une théorie qui veut que les villes du nord-ouest de la péninsule aient été fortifiées à l'époque tétrarchique selon un plan concerté et avec l'intervention de l'armée pour abriter des *horrea* destinés à conserver les productions des grandes villas et à alimenter un réseau d'approvisionnement sécurisé de l'annone militaire, vision qu'une remise en question de la chronologie invite à abandonner. On passe ensuite au volet religieux de la vie publique des cités. Premier thème, « le culte au génie de la cité » en Hispanie. Une réflexion méthodique intéressante sur une forme particulière du culte public, typiquement romaine, j'ajouterais : et indicateur d'une profonde romanisation, quoi qu'en pensent les détracteurs de cette notion. Ici aussi la recherche s'appuie à la fois sur l'épigraphie très répandue de cette pratique et sur les réalités archéologiques des temples, notamment à Italica et à Labitolosa ; elle montre le lien entre les notables et ce culte d'une sorte de double de la communauté, élites qui célébraient ainsi la permanence de la *res publica* à travers les générations. Un article fondateur qui, aux côtés de celui de Claude Lepelley sur l'Afrique, doit servir de référence pour d'autres régions moins bien dotées en sources de toute nature mais où le culte en question apparaît toutefois implanté. Autre aspect du culte public des *civitates*, la relation et l'articulation entre le chef-lieu et le territoire, problématique souvent traitée sur le modèle de la cité des Trévires particulièrement bien documentée et étudiée. Elle est ici appliquée à la colonie d'Emerita en Lusitanie dont le caractère foncièrement romain de l'organisation et des conceptions n'était pas insensible au substrat religieux de son territoire qu'elle s'efforçait d'intégrer à son propre système. Se pose aussi, bien sûr, la question du culte impérial, à l'échelon provincial, et sa chronologie. Deux articles sont repris, l'un consacré aux premiers flamines de Bétique, l'autre aux prêtres du *conventus* d'*Hispania citerior*. Dernier *opus*, une plaque opisthographe du sanctuaire des Tours Mirandes dans la cité des Pictons, en très nombreux fragments, dont B. Goffaux réussit à proposer une lecture partielle (AE 2011, 749 qui ne rend pas compte des variantes possibles) suffisant à savoir qu'elle était la dédicace notamment d'une basilique à Apollon et aux *Numina* impériaux par un prêtre de Rome et d'Auguste, alors que la face a, la première, est beaucoup plus difficile à cerner. Elle comprenait la formule *Augusto sacrum* et concernait un temple et des portiques, mais était-elle destinée à Auguste ou à un dieu (Apollon ?) qualifié d'Auguste ? En tout cas, cette double inscription illustre deux phases de monumentalisation du sanctuaire, à l'époque julio-claudienne et dans la 2^e moitié du II^e siècle très probablement, qui ne sont pas sans parallèle dans le territoire picton. La mise en contexte religieux et administratif, y compris dans les cités voisines, est exemplaire et

rend bien compte du rôle de ces « grands sanctuaires » dans le paysage des Gaules romaines. – Nous sommes très heureux de disposer de ce recueil d'études toutes de grande qualité et novatrices, mais notre satisfaction serait bien plus grande encore si c'était là le bilan d'un début de carrière prometteur. Que les félicitations que nous lui adressons à titre posthume conservent sa mémoire dans nos travaux.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Sabine LEFEBVRE (Ed.), *Identités et dynamiques provinciales du I^{er} siècle avant notre ère à l'époque julio-claudienne*. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013. 1 vol. 15 x 23 cm, 143 p., 1 tabl., 34 fig. Prix : 18 €. ISBN 978-2-36441-050-3.

Prenant la suite, dans une certaine mesure, des actes du colloque de Séville sur les identités provinciales qu'elle a édités conjointement avec A. Caballos Rufino et dont nous avons rendu compte dans un précédent volume (AC 82 [2013], p. 600-603), Sabine Lefebvre se propose d'approfondir les réflexions issues des conclusions de la rencontre sévillane, mais en s'intéressant cette fois à l'époque républicaine et au début de l'Empire. Il s'agit de voir si les populations conquises, et en particulier leurs élites, ont créé ou bien se sont approprié un nouveau référent identitaire, celui de la province, cadre inconnu avant l'arrivée de Rome. Pour ce faire, quatre contributions en français et une en espagnol, sont ici réunies afin de juger de la pertinence de l'hypothèse. En premier lieu, E. García Riaza s'intéresse aux alliances conclues entre populations indigènes des Gaules dans les trois derniers siècles de la République, afin d'établir si celles-ci ont contribué ou furent la conséquence de l'émergence d'une identité collective (p. 13-27). Si de telles ententes aux motivations variées se mettent effectivement en place à l'initiative des chefs de tribus, elles ne sont pas nécessairement fondées sur des affinités ethniques, familiales ou culturelles, ce qui permet à chaque peuplade de conserver sa spécificité. Pour sa part, S. Lefebvre réfléchit sur les réunions de notables de Citérieure et d'Ultérieure à l'époque de la guerre civile qui opposa César à Pompée, puis à ses partisans dans la Péninsule ibérique (p. 29-59). Selon elle, ces assemblées, convoquées à l'instigation du Dictateur, semblent suggérer l'existence d'une organisation provinciale, sans pour autant qu'elles soient le creuset d'une prise de conscience d'appartenance à la province. Nous menant en Bithynie et en Asie, régions aux fortes identités civiques, en passant par Éphèse, H.-L. Fernoux s'interroge sur l'éventuelle apparition d'un sentiment identitaire lié aux structures administratives que sont la province ou aux κοινά, datant des dernières décennies avant notre ère (p. 61-86). En réalité, tant dans le cas de la Bithynie que de sa voisine anatolienne, on ne relève pas le surgissement de nouveaux référents durant le Haut-Empire, car la vieille πόλις demeure, sur cette question, le seul point d'ancrage identitaire. Un constat similaire peut être posé pour les provinces maurétaniennes, qui font l'objet de la contribution de G. Bernard (87-106). En effet, initialement, les cités romaines de la région dépendaient administrativement d'autres provinces, mais elles ne furent pas davantage le socle d'une identité provinciale, même après la création des Maurétanies Césarienne et Tingitane par Claude. Toutefois, celle-ci finira par émerger, grâce à la figure du gouverneur, au culte impérial, aux garnisons cantonnées sur le *Limes*, comme en témoigne l'ère provinciale, dont l'usage subsistera par